



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.  
 Robe de satin ornée de dessins peints à la main, et de volans bordés de  
 plumes de Thoulouze, Des magasins S.º Anne, Coiffure Exécutée par M. Croizat  
 rue de l'Odéon.





# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

Au fond d'un char, en montant de côté,  
Son corps pressé gémit sous les barrières  
D'un lourd panier qui passe aux deux portières.

Pour peu que nous augmentions encore l'énorme ampleur de nos jupons, les vers que nous citons pourront bientôt être appliqués aux femmes de nos salons. Rien, au



fait, ne nous rapproche plus des paniers que cette quantité de plis qui forment, autour de nos hanches, une rondité qui rappelle complètement les modes du dix-huitième siècle. Ce fut alors que les dames donnèrent le nom de *paniers* à l'ajustement qui remplaça les *vertugadins*, à cause de sa ressemblance avec les cages ou paniers à poulets. Le mot prit faveur, d'autant plus aisément, qu'il jouait avec le nom d'un maître des requêtes appelé Pannier, qui était en vogue par ses ridicules et sa fatuité, et qui devint alors le sujet de plus d'un singulier calembourg.

La mode la plus ridicule, la mode la plus embarrassante, celle qui choquait le plus le bon goût, fut sans doute la mode des paniers : dans la foule, ainsi vêtues, les femmes étaient obligées de tourner d'un côté, en avant, de l'autre, en arrière, les deux parties saillantes des paniers, qui, dans leurs mouvemens, renversaient souvent tout ce qu'ils rencontraient. Cependant, malgré tous ces inconvéniens, cette mode se soutint long-tems sous le règne de Louis XV; les femmes de tous les états, depuis la princesse jusqu'à la dernière ouvrière, portaient cette étrange parure : une femme sans paniers était peu considérée. On donnait même ce nom aux amples basques des habits des hommes; des baleines, placées dans la plus grande largeur de ces basques, les contenaient dans un état d'extension et de roideur. Ne serait-il pas possible, d'après notre système de rétrogradation vers les anciennes modes, de voir aussi, un de ces jours, nos messieurs arriver avec les pans de leurs habits élargis en forme d'éventails, au moyen de quelques douzaines de baleines? Certes, ce costume ne paraîtrait pas plus extraordinaire que le nôtre, pour peu que nous voulions encore ajouter à la circonférence de nos robes; et, dans quelque tems, il sera peut-être aussi curieux de nous voir, que les caricatures qu'on offre à nos railleries sur nos différens théâtres.

En attendant que ce degré d'exagération soit arrivé, nous devons convenir que nos réunions offrent encore de charmans modèles de bon goût et d'élégance; le costume qu'on portait la duchesse de \*\*\* , à une dernière soirée, en fait la preuve. Sa robe, en satin couleur cerise, brodée de soie plate, à colonnes, était garnie de deux volans



découpés, et bordée de rouleaux de petites têtes de plumes de diverses couleurs; un rouleau plus touffu était posé au-dessus de la tête du premier volant; des jokeys coupés en cinq pointes, également bordés de plumes nuancées, retombaient sur de longues manches de blonde, et servaient de manches à la robe; le corsage, croisé en draperie, était dépassé tout autour par une petite blonde; enfin, cette robe sortait de chez M. Leroy, et c'est assez indiquer qu'elle était dans le genre. La coiffure de la duchesse était formée par de grandes coques de gaze d'or, entremêlées dans les cheveux, et surmontées de trois grandes plumes blanches qui retombaient du sommet de la tête sur les épaules; des tresses de cheveux formaient bandeau sur le front; une garniture de perles fines, entremêlée de beaucoup de chaînettes d'or, complétait cette élégante toilette.

— On remarquait aussi, à cette même réunion, une jeune et jolie personne ayant une robe de gaze osagienne à rubans satinés, ornée d'un très-haut volant en blonde posé en draperie, soutenu par sept agrafes en fleurs; un très-joli bouquet à la duchesse était tenu par une ceinture à longs bouts; sa coiffure, très-élevée, était composée de dalhia, de bruyères et de graines d'asperges; ces fleurs et les bouquets à la duchesse, qui sont d'une charmante composition, sortent des ateliers de M. Cartier, boulevard des Italiens, n° 2.

— On voit des chapeaux habillés en velours plein de différentes couleurs, qui sont ornés de grandes plumes blanches; plusieurs sont extrêmement évasés et relevés d'un côté; la calotte en est quelquefois ronde, point de brides. Nous en avons vu qui n'avaient, sur le devant de la forme, que deux grandes plumes plates attachées au milieu sous une agrafe en velours; l'une s'élevait vers le haut de la tête, l'autre retombait sur le cou.

— Sur quelques pelisses en satin noir, doublées en pluche de couleur, on voit des pélerines garnies de blonde noire; les larges rubans, en satin, de la couleur de la doublure, tombent jusqu'aux genoux et sont terminés par un nœud.

— Les capotes ou chapeaux négligés continuent à se rapprocher des joues; les brides, cependant, sont toujours attachées dessous. Quelques capotes en satin, couleurs fon-



cées, sont liserées en satin écossais; les coques, si elles sont pareilles au chapeau, sont aussi doublées en satin écossais, ainsi que la doublure de la passe.

— On voit beaucoup de redingotes en gros de Naples, fermées sur le devant par des boucles d'or, retenues entre deux coques de gros de Naples liserées en satin; les manches sont alors fixées par des bracelets de la même étoffe que la robe, qui sont attachés aussi par des boucles.

— Une redingote en moiré rose, liserée en satin blanc, était ornée de boucles de nacre placées au milieu des nœuds en moiré rose doublés en satin blanc, qui fermaient le devant du jupon. Le corsage était uni sur le dos et sur la poitrine; mais les jokeys, qui étaient garnis de blondes, se prolongeaient en cœur, par devant et par derrière, jusqu'au bas de la ceinture; le collet formé par une ruche de blonde; le bas des manches garni de même. Un boa en marabout devait être porté avec cette élégante redingote.

#### SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR.

##### L'ABBAYE DU GARD.

A quelques lieues d'Amiens, dans un site pittoresque et loin de toute habitation, se trouve cette abbaye occupée par les trapistes : un de mes amis m'avait proposé de me la faire voir en profitant de l'entrée que les religieux accordent à tous les visiteurs : la curiosité me fit accepter cette offre. Eugénie de V\*\*\* voulut absolument nous accompagner. Son frère lui représenta vainement que les femmes n'étaient point admises : Je prendrai tes habits, lui dit-elle. Force nous fut de consentir à cette folie, et nous nous mîmes en route.

La porte cochère d'un bâtiment assez bien construit, et précédé d'une vaste cour, nous fut ouverte par un frère-lai qui avait bien la figure la plus effrayante qu'on puisse imaginer : une robe de laine brune, une longue barbe rousse, une figure sillonnée par les rides et amaigrie par le jeûne, lui donnaient l'aspect d'un habitant de l'autre monde. Il nous conduisit dans une salle basse, où nous restâmes quelques instans seuls. Bientôt la porte s'ouvre et nous voyons une grande figure blanche s'avancer vers nous et se précipiter



la face contre terre. Eugénie en fut toute saisie, mais mon ami lui fit signe de se contenir, et j'attendis avec inquiétude la fin de cette scène. Le religieux qui s'était prosterné devant nous, se releva, prit un livre qui se trouvait sur la table, et, après nous avoir fait signe de nous asseoir, il nous lut quelques pages qui contenaient des réflexions pieuses. La lecture achevée, il nous demanda quel était l'objet de notre visite, et sur notre réponse, il nous offrit tous les renseignemens que nous pourrions désirer sur la maison, et nous conduisit pour en visiter toutes les parties.

Nous visitâmes d'abord le réfectoire : chaque place portait le nom du trapiste qui l'occupait, et le repas était tout préparé; il se composait d'un petit pot de lait, d'un morceau de pain bis et de fromage : le tout était d'une propreté remarquable. Notre introducteur, qui était un jeune homme d'assez bonne apparence et que nous apprîmes être un Irlandais, jetait des regards inquiets sur Eugénie, tout en répondant à nos questions sur le régime habituel de la maison : après quelques minutes, nous le vîmes baisser douloureusement les yeux, et depuis cet instant jusqu'à notre sortie de la maison, il ne cessa de les tenir fixés sur la terre.

En arrivant à la chapelle, qui est fort spacieuse et d'une architecture noble et élégante, nous fûmes frappés d'un spectacle fort curieux. On était à l'office; tous les frères occupaient leurs stalles et chantaient à haute voix des psaumes sacrés. Leurs longues robes de laine blanche, leurs têtes rasées, leur attitude générale, tout représentait, de la manière la plus fidèle, ces assemblées de religieux dont quelques tableaux anciens nous ont transmis l'image.

Les salles de prières et de méditations, où tous autres livres que ceux de la religion sont interdits, les dortoirs où les frères couchent tout habillés, le jardin qu'ils cultivent eux-mêmes, la salle funèbre où l'on voit la paille sur laquelle on jette ceux qui sont à l'agonie, et le cimetière où leurs dépouilles mortelles sont déposées, furent tour à tour l'objet de notre attention. Il y avait partout quelque chose de triste et de lugubre qui serrait le cœur et faisait du mal : je m'aperçus à la physionomie d'Eugénie qu'elle commençait à se repentir de sa curiosité.



Nous nous hâtâmes de sortir, après avoir remis à notre conducteur l'offrande qu'on est dans l'usage d'offrir à la maison, et nous refusâmes l'invitation qu'il nous fit de dîner au couvent : nous étions trop pressés de quitter ce lieu de douleur.

Notre voiture renfermait quelques provisions ; nous les fîmes porter sur l'herbe dans un bois voisin, et, pendant quelque tems, nous restâmes en silence, ne pouvant faire trêve aux réflexions qui nous préoccupaient encore. La première, Eugénie rompit le silence : « Nous respirons enfin, » s'écriait-elle ; quelle existence ces malheureux se sont faite ! Enfermés tout vivans dans un tombeau, ils ont rompu tout commerce avec le monde ; ils se condamnent au silence, à l'oisiveté ; ils quittent leur famille, et se privent de tous les plaisirs de l'imagination, de toutes les jouissances de l'ame. Il faut que le fondateur de cet établissement ait été bien profondément malheureux, pour inventer une règle de discipline aussi épouvantable ! »

Comme nous allions partir, notre cocher, qui était resté avec le portier de la maison, vint nous dire que tout le couvent était en émoi ; on avait reconnu Eugénie ; mais on avait craint du scandale en le laissant remarquer, et pour purifier le moment de cette visite profane, des prières extraordinaires avaient été ordonnées, et l'eau bénite devait être jetée partout où nous avions passé.

#### MÉLANGES.

— Le dernier triomphe de miss Smithson, dans *Jane Shore*, a eu lieu le 26 de ce mois. Cette représentation a été pour nous comme le dernier chant du cygne. La belle tragédienne d'outre mer a été digne d'elle. Sa pantomime terrible et pathétique a suffi pour remplir d'effroi et d'admiration les spectateurs les moins versés dans la langue anglaise. Une réunion brillante encomrait la salle, dont l'élégance était rehaussée par la richesse des parures des femmes les plus élégantes de la capitale.

— *Le Colporteur*, ou *l'Enfant du Bûcheron*, drame-lyrique en trois actes, est venu jeter un peu de nouveauté dans le répertoire de l'Opéra-Comique. Les paroles sont de



M. Planard, et la pièce n'est pas sans intérêt ; la musique de M. Onslow, déjà connu par sa composition de l'*Alcade de Veja*, offre de grandes beautés ; cette musique très-savante, mieux exécutée par l'orchestre et mieux chantée par les acteurs, à la seconde représentation, a été mieux appréciée par les spectateurs, et l'ouvrage a obtenu un succès complet que tout promet de rendre durable.

L'administration n'a rien épargné pour ajouter au succès de cette pièce ; les décors des trois actes sont entièrement neufs et du plus heureux effet. M<sup>me</sup> Pradher a prêté beaucoup de charme à la jeune *Batelière*. Les auteurs doivent une bonne part de leur succès au talent de cette charmante actrice et à celui de Lemonnier et de Féréol.

— *Le Petit Cousin*, vaudeville en un acte, a obtenu à la Porte Saint-Martin un petit succès qui lui était mérité par quelques traits agréables et des couplets passablement tournés : au moment où l'on est venu proclamer les noms des auteurs, MM. Henri et Théodore, une opposition s'est manifestée dans le parterre, qui a cependant applaudi en grande majorité à cette légère bagatelle.

— Le public a revu avec plaisir le joli ballet de *Clari*, et le plus bel ornement de l'Opéra, M<sup>lle</sup> Noblet, dont il était privé depuis quelque tems. Cette charmante actrice s'est acquittée de son rôle avec un talent qui lui a valu les témoignages de satisfaction les plus flatteurs. M. Milon a repris dans son chef-d'œuvre le rôle du père qu'il remplit d'une manière si touchante.

— Pendant qu'on déplorait à Paris le sort de M<sup>lle</sup> Mars, M<sup>lle</sup> Georges en éprouvait un semblable à Rouen : sa femme de chambre, la fille Zeloni, lui a dérobé ses diamans dans les premiers jours d'octobre. La soustraction était considérable ; un seul peigne est évalué à plus de 3,000 francs.

— On rapporte qu'Odry a qualifié les gendarmes de Turcophiles, depuis qu'ils ont tiré sur la Grèce... des lampions.

— Les murailles d'une rue déblayée à Pompeïa, offrent une particularité remarquable dans les circonstances actuelles ; elles sont couvertes des votes électoraux des citoyens pour l'élection de leurs magistrats ; ces votes sont tracés en caractères rouges.



## ANNONCE.

Parler du plaisir de la campagne au moment où tout le monde l'abandonne; vanter les avantages d'une maison de plaisance à l'instant où chacun se resserre auprès du plus étroit foyer, semble être un sujet plus digne, dans cette saison, de faire frissonner que d'attirer l'attention; cependant si la fourmi du bon Lafontaine nous a appris qu'il fallait, pendant l'été, s'occuper d'approvisionner l'hiver, nous devons, avec la même prudence, préparer pendant l'hiver les jouissances de l'été, et c'est dans cet intérêt que nous croyons devoir dès aujourd'hui annoncer aux amateurs de campagne une charmante habitation qui se trouve à vendre ou à louer pour le printemps prochain. Située entre Angers et Tours, elle offre, indépendamment de tous les avantages du sol, les agrémens inappréciables d'une localité embellie des soins les plus minutieux que le propriétaire actuel y a apportés depuis dix ans. Luxe dans les détails intérieurs; commodités parfaites dans tous les alentours; elle réunit tout ce qui peut charmer l'existence. Chasse, pêche, jardins anglais, écurie, remise, vue délicieuse, appartemens fraîchement décorés et mobilier du meilleur goût, pour qui-conque désirerait louer l'habitation meublée. La distribution la mieux entendue, les cheminées charmantes, les portes en acajou, enfin tout ce qui peut réunir l'utile et l'agréable se trouve dans la jolie propriété que nous annonçons, et dont on pourra venir prendre de plus amples informations au Bureau du Petit Courrier des Dames.

C'est par erreur que nous avons indiqué, dans le dernier Numéro, rue Culture-Ste.-Catherine, N° 62, pour l'adresse de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Husson, inventeur du PHÉNIX, spécifique pour les cors aux pieds. M<sup>me</sup> Veuve HUSSON, demeure actuellement rue Meslay, N° 30.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, Rue Richelieu, N° 47 bis, et

rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 516.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.